

# L'UE prise dans une dangereuse psychose collective | Pr. Mattias Desmet

Ce ne sont pas seulement les dirigeants de l'UE qui veulent se lancer dans une guerre suicidaire avec la Russie. La psychose a depuis longtemps gagné les rues de Berlin, Bruxelles et Paris. La formation de masse est le phénomène psychologique qui permet de comprendre pourquoi des nations entières sont soudainement prêtes à tout sacrifier pour une idéologie mortelle. Malheureusement, l'UE est déjà bien engagée sur cette voie. Aujourd'hui, je m'entretiens avec le Dr Mattias Desmet, professeur de psychologie clinique en Belgique et auteur de *\*La psychologie du totalitarisme\**, au sujet de la formation de masse, du totalitarisme, de la propagande, de la solitude, de la liberté d'expression, des récits de guerre et de l'attrait émotionnel de la croyance collective. La discussion aborde la différence entre dictatures et États totalitaires, le rôle de l'éducation et des médias, ainsi que la sincérité comme moyen de résister à l'hypnose collective. Liens : Substack de Mattias Desmet : <https://words.mattiasdesmet.org/> *\*La psychologie du totalitarisme\** : <https://www.chelseagreen.com/product/the-psychology-of-totalitarianism/> Substack Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Donations : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Introduction 00:01:07 Formation de masse et totalitarisme 00:09:37 Totalitarisme vs dictature 00:17:32 Récits de guerre et pouvoir des médias 00:20:01 Propagande éducative et démocratie 00:31:23 Mécanismes de la formation de masse 00:43:00 Rompre le sortilège par la sincérité 00:50:10 Vérité, réalité et observateur 00:57:06 Réflexions finales et où suivre

## #Pascal

Bienvenue à tous dans *\*Neutralized Studies\**. Je suis Pascal Lottaz, et aujourd'hui, j'ai le plaisir d'accueillir le docteur Matthias Desmet, professeur de psychologie clinique à l'Université de Gand, en Belgique. Il est aussi psychothérapeute, et l'un des principaux spécialistes mondiaux de la théorie de la formation des masses. Il est également l'auteur du remarquable ouvrage *\*La psychologie du totalitarisme\**. Bienvenue, Matthias.

## #Mattias Desmet

Merci de m'avoir invité, Pascal.

## #Pascal

C'est un vrai plaisir de vous avoir avec nous. Vous êtes l'une des voix qui ont été vraiment, vraiment importantes pendant ce qu'on a appelé la formation de masse liée au Covid-19. Vous êtes la

personne qui a défendu cette manière d'interpréter les choses. Et vous avez écrit ce livre très important, qui cherche à comprendre, d'un point de vue psychologique, certaines des tendances qu'on observe en Europe, dans la société. Est-ce qu'on peut en parler un peu ? Est-ce qu'on peut commencer par le concept de formation de masse, et voir comment il se relie au totalitarisme ?

## **#Mattias Desmet**

Oui, c'est un bon point de départ. Alors, vous savez, j'ai commencé un doctorat à l'université de Gand, en Belgique, en deux mille trois. Et à l'époque, je devais faire de la recherche classique en psychologie, où j'allais étudier les liens entre certains traits de personnalité et les symptômes dépressifs. Ça peut sembler un peu étrange comme point de départ pour parler de totalitarisme, mais vous verrez, c'est lié. Donc j'ai commencé cette recherche classique en psychologie, et au bout de quelques mois, j'ai eu le sentiment que les méthodes qu'on me demandait d'utiliser — mesurer des caractéristiques psychologiques, puis calculer des corrélations statistiques entre elles — ne pouvaient tout simplement pas conduire à des résultats valides.

Et parce que, quand je mesurais la même caractéristique psychologique — par exemple un trait de personnalité — de trois manières différentes, les résultats étaient souvent complètement différents. Alors j'ai demandé à mon directeur de thèse si, au lieu de faire cette recherche classique en psychologie, je pouvais plutôt étudier la validité des méthodes de recherche en psychologie. Et il m'a donné son accord. Ensuite, pendant que j'examinais ces méthodes de recherche, au bout d'environ deux ans, la crise de la réplication a éclaté dans les sciences. Elle a montré que la grande majorité des articles publiés étaient en réalité faux. Il y a d'ailleurs eu ce célèbre article de John Ioannidis, intitulé « Pourquoi la plupart des résultats de recherche publiés sont faux ». Donc, le problème sur lequel j'étais tombé en psychologie s'est révélé en fait très répandu dans l'ensemble des sciences.

En fait, plus de quatre-vingt-cinq pour cent des articles ne peuvent pas être reproduits. Ce qui veut dire qu'ils n'ont, en réalité, aucune validité scientifique. Et le plus étrange, c'est que, sur la base des résultats de ma thèse, j'ai publié mon premier livre, un tout petit livre. Je ne l'ai pas avec moi ici, mais c'est un petit ouvrage intitulé *\*La quête de l'objectivité en psychologie\**. Et j'y expliquais, je crois de manière très claire, au point qu'un enfant pourrait peut-être le comprendre en voyant certains exemples, que les méthodes de recherche en psychologie ne peuvent tout simplement pas conduire à des conclusions valides.

Et ce qui était étrange, à ce moment-là, c'est que chaque fois que je faisais une présentation ou une conférence sur ce phénomène, où je montrais vraiment au public des exemples très simples — par exemple, que les méthodes de mesure en psychologie ne sont ni fiables ni valides, et qu'elles comportent trop d'erreurs de mesure pour permettre une inférence statistique vraiment significative —, à chaque fois que je présentais ça, je voyais la même chose. Quelques personnes dans le public, peut-être deux ou trois pour cent, étaient très enthousiastes et voulaient en savoir plus. Mais plus de quatre-vingt-dix pour cent, ou en tout cas une grande majorité, se mettaient en colère contre moi.

Et quand je leur demandais, genre, d'accord, mais dites-moi, pourquoi j'aurais tort ? Montrez-moi. Vous savez, j'ai un doctorat en psychologie, mais aussi un master en statistiques, donc je suis aussi statisticien. Et à chaque fois que je leur disais : montrez-moi, où est mon erreur statistique ? Où est l'erreur mathématique dans mon raisonnement ? Personne ne m'a jamais donné de réponse. Parce que, je pense, c'était évident que, d'un point de vue mathématique, j'avais raison. Et à ce moment-là, j'ai commencé à être fasciné par quelque chose de très étrange — le fait que, dans certaines conditions, des gens très intelligents, parce que mes collègues à l'université sont des gens très intelligents...

Ce sont des personnes très intelligentes. Mais dans certaines conditions, même des gens très intelligents peuvent adhérer à un récit qui, en réalité, est absurde. Et quoi que vous fassiez, ils refuseront d'y renoncer. Ils continueront à y croire. Alors, vers deux mille treize, j'ai commencé à m'intéresser à la psychologie des foules, parce que je me suis rendu compte que cette étrange cécité des experts, comme je l'appelle parfois, cette forme de cécité qui touche les gens dans certaines situations, ne peut pas s'expliquer uniquement par la psychologie individuelle.

Il faut comprendre comment les gens, leur identité, leur façon de penser, sont pris dans des processus psychologiques qui agissent au niveau du groupe auquel ils appartiennent. C'est là que j'ai commencé à m'y intéresser. Et après quelques années, peut-être, j'ai commencé à me rendre compte que... enfin, j'ai commencé à lire sur la psychologie des masses. Et au bout d'un moment, après plusieurs années, j'ai pris conscience du fait que ce phénomène, pour lequel j'ai forgé le terme « formation de masse » — un terme qu'avait déjà utilisé Gustave Le Bon à quelques reprises, et aussi Sigmund Freud, je crois —, je l'ai ensuite adopté comme terme principal pour désigner ce phénomène étrange de formation de groupe, qui a un effet tout aussi étrange sur le fonctionnement psychologique individuel.

Alors, ce qu'on appelle une formation de masse... quand les gens sont pris dans ce phénomène, ils deviennent généralement incapables de prendre du recul critique par rapport à tout ce que le groupe croit. Et quand le groupe en vient à croire aux choses les plus absurdes, les gens y adhèrent, peu importe leur niveau d'intelligence. Ils deviennent prêts à se sacrifier de manière radicale. C'est une autre caractéristique très étrange de la formation de masse : les personnes qui en sont prisonnières sont prêtes à se sacrifier complètement. Et puis, le plus dangereux, bien sûr, c'est qu'elles deviennent en général profondément intolérantes envers les voix dissonantes, envers tous ceux qui pensent autrement.

Et c'est là que j'ai commencé à prendre conscience de quelque chose d'étrange : en réalité, ce phénomène de formation de masse est à la base du totalitarisme. C'est ce phénomène qui rend possibles les États totalitaires, comme l'Allemagne nazie ou l'Union soviétique, qui sont bien sûr les exemples les plus connus. Ce phénomène de formation de masse, c'est ce qui rend les États totalitaires complètement différents des dictatures classiques. Et la plupart des gens confondent les deux. Beaucoup pensent que l'Allemagne nazie était une dictature. Pas du tout. Ou que l'Union soviétique était une dictature classique. Ce n'est pas vrai du tout. C'est quelque chose de tout à fait

différent. La différence, c'est que dans un État totalitaire, sur le plan psychologique, tout repose sur une formation de masse. Alors qu'une dictature classique, elle, ne repose pas là-dessus.

## **#Pascal**

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Donc, s'il vous plaît, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma liste de diffusion sur Substack. C'est [pascallottaz.substack.com](https://pascallottaz.substack.com). Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on revient à la vidéo. Alors, tu considères donc l'État totalitaire comme quelque chose qui va, psychologiquement, beaucoup plus loin que les simples structures de pouvoir politique, c'est bien ça ? En gros, ça inclut cette croyance fanatique, partagée par une grande partie du groupe, dans les principes fondamentaux du groupe lui-même. C'est bien de ça qu'il s'agit, non ? Et ce n'est pas seulement que le type au sommet détient toutes les armes et peut forcer tout le monde à obéir.

## **#Mattias Desmet**

Non, non, exactement. Ça, ce serait une dictature classique. Dans une dictature classique, il y a un régime dictatorial qui, comme vous l'avez dit, détient toutes les armes, et les gens ont peur du potentiel agressif de ce régime. Du coup, ils finissent par accepter que ce régime leur impose unilatéralement son contrat social. Ça, c'est une dictature classique. Mais un État totalitaire, c'est quelque chose de bien, bien, bien, bien plus puissant sur le plan psychologique. Dans un État totalitaire, en général, tout commence au sein de la population. Ça veut dire qu'une partie de la population se met à croire, de façon fanatique, en une certaine idéologie.

Par exemple, les théories raciales, qui étaient populaires avant la montée de Hitler dans l'Allemagne nazie, ou le matérialisme historique, le marxisme, qui est devenu très populaire en Union soviétique, en Russie, à la fin du dix-neuvième siècle. Donc, d'abord, le début d'un État totalitaire, c'est un processus, un processus psychologique, où une certaine partie de la population — en général pas plus de vingt à trente pour cent, donc clairement pas tout le monde — commence à croire de façon fanatique en une idéologie particulière. Et à cause de la fonction émotionnelle que cette idéologie remplit pour cette partie de la population, une formation de masse peut apparaître, où les gens croient tellement fanatiquement à cette idéologie qu'ils deviennent incapables de voir tout ce qui, dans la réalité, entre en contradiction ou en conflit avec elle.

Et à partir du moment où les gens commencent à y croire de façon tellement fanatique qu'ils sont prêts à se sacrifier, à donner leur vie pour cette idée. Et quand ils deviennent très agressifs envers tous ceux qui n'adhèrent pas à l'idéologie. C'est ça, en fait, qui se passe dans un État totalitaire. Et une fois que ce processus de formation de masse apparaît dans une société, il y a une possibilité que certaines personnes, douées sur le plan rhétorique, s'en servent pour prendre le contrôle de l'appareil d'État. Elles se présentent alors, comme l'ont fait Hitler ou Lénine, comme celles et ceux qui incarnent toutes les vertus de cette idéologie. Et elles utilisent les masses pour s'emparer du

pouvoir. C'est ainsi qu'un système d'État émerge, qui, comme Hannah Arendt l'a très bien expliqué dans *\*Les origines du totalitarisme\**, s'appuie sur une immense police secrète.

Autrement dit, il y a une partie de la population qui adhère aveuglément, de façon fanatique, à l'idéologie de l'État, et qui est prête à dénoncer tous ceux qui n'y adhèrent pas avec le même fanatisme. C'est ça qui se passe. Environ vingt à trente pour cent des gens croient fanatiquement à cette idéologie, et ils sont prêts à dénoncer leur père, leur mère, leurs enfants, tout le monde, à l'État, si ces personnes ne suivent pas la ligne officielle. Ça veut dire que, dans presque chaque chambre, chaque cuisine, chaque maison, il y a quelqu'un qui dénonce les membres de sa propre famille à l'État, simplement parce qu'ils ne sont pas assez loyaux envers le récit officiel. C'est exactement ce qui s'est passé en Iran, par exemple, pendant la révolution de mille neuf cent soixante-dix-huit. Je connais une femme qui y a vécu, elle en a été témoin. C'était la fille d'un maire d'une des grandes villes d'Iran.

Elle a vu de ses propres yeux une mère qui avait dénoncé son fils à l'État, lui passer la corde autour du cou quand il était sur l'échafaud. Et quand il est mort, elle a été très fière de recevoir une médaille pour son « civisme ». C'était en mille neuf cent soixante-dix-huit. Mais il y a tellement d'exemples comme celui-là, et chacun d'eux montre le processus de formation de masse. Les gens, au bout d'un moment, deviennent très étranges. Comme en Europe de l'Est après la Seconde Guerre mondiale : entre vingt et trente pour cent de la population faisait partie de la police secrète. Littéralement. Ils rejoignaient vraiment la police secrète. Et après l'effondrement de l'Allemagne de l'Est, quand les gens sont allés consulter les archives pour savoir qui les avait dénoncés à l'État, presque tout le monde a découvert que c'était un membre de sa propre famille.

Voilà ce qui se passe. Et c'est ça qui rend un État totalitaire aussi étouffant, aussi puissant sur le plan psychologique. C'est pour cette raison qu'il est absolument essentiel de comprendre ce qui se joue, psychologiquement, dans une formation de masse. Je voudrais ajouter encore une chose, si vous me le permettez. Vous savez, dès que j'ai commencé à étudier le phénomène du totalitarisme, deux questions se sont posées à moi. D'abord, qu'est-ce qui le distingue d'une dictature classique ? Et ensuite, pourquoi le totalitarisme est-il apparu pour la première fois au vingtième siècle ?

Parce qu'avant le vingtième siècle, il n'y avait pas d'États totalitaires. Et la réponse aux deux questions, j'ai fini par la trouver : c'est tout simplement le phénomène de formation des masses. C'est ce phénomène qui rend le totalitarisme différent des dictatures classiques. Et si les États totalitaires sont apparus pour la première fois au vingtième siècle, c'est parce que ce phénomène de formation des masses, pour certaines raisons — que j'explique dans mon livre —, a toujours existé, oui, il a toujours existé, mais il s'est renforcé au fil des derniers siècles.

C'est devenu de plus en plus fort, simplement à cause d'un autre phénomène : le fait que la société s'atomise. Elle se désagrège. De plus en plus de gens se sentent seuls, isolés. Et c'est pour ça que les formations de masse deviennent puissantes. On le voit bien aujourd'hui, par exemple dans la façon dont les choses se passent au niveau géopolitique : tellement de gens adhèrent sans recul à tous ces

récits qu'on utilise maintenant pour justifier la guerre. Alors que, franchement, quiconque prendrait un instant pour y réfléchir verrait que la plupart de ces récits... je ne dirais pas qu'ils sont entièrement faux, mais beaucoup sont inexacts, et relèvent plus de la propagande que de la vérité. Oui.

## **#Pascal**

C'est ça, ma principale inquiétude, vous savez. C'est pour ça que je pense que votre théorie est absolument essentielle pour comprendre ce qui se passe en Europe en ce moment. Parce que la vraie question, c'est : comment se fait-il que tant de personnes très intelligentes — vraiment très intelligentes — et qui évoluent dans les mêmes cercles que nous, adhèrent à ces récits de guerre ? Pourquoi l'Europe marche-t-elle vers une guerre avec la Russie ? Et c'est parfaitement clair, surtout quand on regarde ce qui se passe en Allemagne, comment les Européens se préparent. Ils le disent eux-mêmes. Ils ne le cachent même pas : pour une guerre avec la Russie, ce qui est une entreprise suicidaire. Et on l'a déjà vu auparavant — je veux dire, vous avez été l'un des principaux critiques, bien sûr, de la manière dont la crise du Covid a été gérée, avec des mesures qui ont été vraiment extrêmement nocives, et ainsi de suite.

Alors, si je comprends bien, la question de la formation de masse cherche à comprendre comment, au niveau du groupe, ce niveau interagit avec la psychologie individuelle de chaque personne, c'est bien ça ? Et comment certains mécanismes peuvent finir par dépasser même la pensée rationnelle. Alors, encore une question : est-ce que cela dépend aussi de la disponibilité du média ? Je veux dire, le fait que, pour la première fois au vingtième siècle, on ait eu les médias de masse — la télévision, la radio — et cette capacité pour de larges groupes d'entendre les mêmes récits en même temps. Et ça, en plus de l'atomisation de la société, ça crée soudain la possibilité de parler à des millions, voire des dizaines de millions de personnes. Est-ce que ça joue aussi un rôle là-dedans ? Et selon vous, où en est-on aujourd'hui, avec les réseaux sociaux et ce nouveau niveau de communication de masse ?

## **#Mattias Desmet**

Oui. Laissez-moi revenir une minute sur quelque chose que vous avez dit au début, à savoir que vous voyez des personnes très intelligentes adhérer complètement aux récits de guerre en Europe. Exactement, oui. Et ce qui est le plus étrange, ou du moins l'un des aspects les plus remarquables du phénomène de formation de masse, c'est que plus le niveau d'éducation est élevé, plus les gens deviennent vulnérables à cette formation de masse. C'est vraiment curieux. On aurait tendance à penser que les personnes très instruites sont plus résistantes, qu'elles ont cette capacité de pensée critique bien développée. Mais en réalité, ce n'est pas le cas.

Comme l'avait déjà écrit Gustave Le Bon au dix-neuvième siècle dans son livre *\*La Psychologie des foules\**, il disait que plus le niveau d'éducation est élevé, plus les gens deviennent vulnérables à la

formation de masse. C'est une idée que Jacques Ellul a reprise dans son ouvrage *\*Propagandes\**, qui est, à mon avis, le meilleur livre jamais écrit sur le sujet. Il disait exactement la même chose : plus les gens passent de temps à l'école, plus ils deviennent sensibles à la propagande.

## **#Pascal**

Alors, ce n'est pas parce que...

## **#Mattias Desmet**

Il disait, comme Jacques Ellul l'a dit, que tout cela avait à voir avec le fait que l'éducation — et notre système scolaire, en réalité — est une forme d'endoctrinement. Inconsciemment. Ce n'est pas que les enseignants sachent consciemment qu'ils endoctrinent les enfants. Non. C'est simplement que le système éducatif apprend aux gens à ne pas penser par eux-mêmes. Il leur apprend à penser tous de la même manière, c'est-à-dire à penser selon la vision dominante de l'homme et du monde. Et de cette façon, l'éducation devient une préparation psychologique qui rend les gens vulnérables à la propagande qu'on utilisera plus tard dans leur vie.

Donc voilà, c'est une chose. Plus le niveau d'éducation est élevé, plus il est facile de tomber dans ce piège. Et on le voit très bien avec l'exemple de la guerre en Ukraine, la guerre avec la Russie. C'est un excellent exemple. J'ai écrit deux articles à ce sujet, que j'ai publiés sur ma page Substack. Dans l'un d'eux, j'examine la structure de la Russie de Poutine. Et bien sûr, Poutine n'est pas un saint, on le sait. On sait très bien qu'il n'est pas un saint. Il y a beaucoup de problèmes en Russie, notamment sur la liberté d'expression. Mais si on regarde les choses de l'autre côté, du point de vue de ce que l'OTAN a fait, eh bien... une chose est sûre : l'OTAN non plus n'est pas un saint.

Et ils ont cette politique expansionniste qui va tellement loin que, à mon avis, honnêtement, Poutine et la Russie n'ont pas d'autre choix que d'aller à la guerre. Parce que sinon, ils perdront leur statut... ils ne seront plus une superpuissance. C'est vraiment étrange qu'une population entière croie sincèrement que Poutine est une sorte de démon qu'il faut détruire, ou qui menace de détruire l'Europe, sans jamais être capable de se mettre de l'autre côté et de regarder ce qui s'est passé en Ukraine. De voir comment des entreprises américaines ont racheté, quoi, environ trente pour cent du pays, et ainsi de suite. Voilà, c'est ça que provoque la formation de masse.

## **#Pascal**

Et aucun contre-argument n'y changera rien. Vous savez, la première personne que j'ai interviewée sur ma chaîne, il y a quatre ans, c'était Jack Matlock, le dernier ambassadeur des États-Unis en Union soviétique. Et il n'arrêtait pas de dire : c'est notre erreur, on n'aurait jamais dû faire ça. Et il n'est qu'un parmi beaucoup d'autres à avoir dit qu'il ne fallait pas pousser cette guerre contre les Russes. Elle a été poussée, et c'est devenu une guerre, une guerre qui dure depuis quatre ans. Et même si toutes ces révélations sont sorties, y compris sur la manière dont la CIA s'était infiltrée —

selon le New York Times, pas selon un théoricien du complot, le New York Times — sur la façon dont la CIA, après deux mille quatorze, avait commencé à s'infiltrer en Ukraine et à en faire peu à peu un bastion contre les Russes et leurs capacités avancées.

C'est le Royaume-Uni et les États-Unis qui ont saboté l'accord d'Istanbul. Tout ça est sorti, confirmé par plusieurs sources. Et pourtant, si on en parle, les gens pris dans cette espèce de formation de masse se mettent en colère. Peux-tu m'expliquer pourquoi la réaction, c'est la colère, au lieu d'une discussion rationnelle ?

## **#Mattias Desmet**

Oui, c'est pour ça que c'est si important, je pense, de comprendre ce qui se passe, sur le plan émotionnel, dans une formation de masse. Vous savez, il y a quelque chose de vraiment intéressant là-dedans. Je vais d'abord prendre un peu de recul, une vue d'ensemble, si vous voulez. Disons qu'à un moment, au dix-septième siècle, il y a eu ce que j'appelle une grande révolution métaphysique. Avant le dix-septième siècle, la vision dominante de l'homme et du monde, c'était une vision religieuse. Et puis, au dix-septième siècle, tout ça a commencé à changer. Peu à peu, pas à pas, la vision religieuse a été remplacée par une vision rationaliste et matérialiste, qui s'est mise à croire que le monde réel, c'est celui qu'on peut voir avec ses yeux et comprendre avec son cerveau.

Et à partir de là, eh bien, je pense que c'est ça qu'il faut comprendre. À partir de ce moment-là, on a commencé à croire que l'être humain, avant tout, est un être rationnel. Et qu'on devait, nous aussi, être des êtres rationnels. Par exemple, quand on se réveille le matin, la première chose à se demander, c'est un peu : comment est-ce que je peux être le plus intelligent possible aujourd'hui ? C'est ça, la vision du monde rationaliste. Ce n'est plus comme avant le dix-septième siècle, quand les gens se levaient et pensaient, ou du moins étaient censés penser selon la vision dominante : comment est-ce que je peux vivre une bonne vie aujourd'hui ?

Donc, le bien et le mal étaient les choses les plus importantes. La première question qu'on devait se poser, c'était une question éthique, pas une question rationnelle. Et à partir du dix-septième siècle, on a commencé à croire que l'être humain devait vivre sa vie en partant d'une autre question : comment peut-on être le plus intelligent possible ? Comment peut-on mener une vie aussi rationnelle que possible ? Et dans cette logique, le grand objectif de la vie, c'est d'être le plus intelligent et le plus fort dans la lutte pour survivre, quelque chose comme ça.

Et ce qui est étrange, c'est que, si on regarde la démocratie moderne, telle qu'elle a commencé quelque part au dix-huitième siècle, après la Révolution américaine, on peut dire que les pères fondateurs, par exemple de la démocratie américaine, croyaient vraiment que l'être humain est un être rationnel. Ils pensaient que, lorsqu'ils étaient libres, les gens allaient réfléchir de manière rationnelle et choisir, de façon raisonnable, les dirigeants les plus compétents. C'était des gens

comme Thomas Jefferson, entre autres. Si on lit leurs écrits, on voit qu'ils croyaient tous à ça. Ils pensaient, comme d'ailleurs tous les philosophes des Lumières, que l'être humain est fondamentalement un être rationnel.

Ce qui est étrange, c'est qu'après quelques décennies, je dirais au début du dix-neuvième siècle, vers mille huit cent dix, donc vingt ou trente ans après la Révolution américaine, tous les pères fondateurs de la démocratie moderne savaient déjà qu'ils avaient commis une erreur fatale. Ils savaient déjà que l'être humain n'est pas un être rationnel. Pas du tout. Et c'est là que tout a commencé. Presque au même moment, le phénomène de la propagande moderne est apparu. La propagande moderne, c'est-à-dire une forme de pratique. Vous voyez, la propagande, c'est le principe d'organisation le plus important de la démocratie moderne. Si on lit les textes des débuts de la démocratie, si on lit tous ceux qui ont observé les problèmes des premières démocraties, ils disaient tous la même chose : nous n'avons pas d'autre choix que de manipuler la population.

Si on lit bien, il n'y a pas d'autre option. Sans manipulation, il est impossible d'organiser la société. Et à ce moment-là, après vingt ou trente ans, ils savaient déjà que les citoyens, que le peuple, ne se comporteraient absolument pas de manière rationnelle. Alors, la propagande moderne, c'est un peu le retour de quelque chose qui avait été refoulé au tout début de la démocratie moderne. La démocratie moderne est née de la conviction que l'être humain est un être rationnel. Et la propagande, elle, part exactement de l'idée inverse. On peut faire croire aux gens les choses les plus irrationnelles, peu importe lesquelles, simplement en les confrontant encore et encore à des messages irrationnels, chargés d'émotion. C'est ça, le point essentiel. On a ces deux éléments : d'un côté, la croyance, typique de la culture des Lumières, que l'être humain est un être rationnel.

Et puis, d'un autre côté, c'est exactement l'inverse. Les êtres humains sont complètement irrationnels, et avec la propagande — qui s'adresse toujours aux émotions, qui manipule les émotions — on peut leur faire croire absolument tout ce qu'on veut. C'est ça, le point essentiel. La démocratie moderne est, en réalité, exactement le contraire de ce qu'elle prétend être. Elle prétend être un système où les gens sont libres et capables de choisir, de façon rationnelle, ce qui est bon pour eux. Mais en fait, toute personne qui étudie vraiment la démocratie moderne avec un esprit ouvert en arrive à la conclusion que c'est un système où les gens sont trompés chaque jour par la propagande, et où la population finit par croire aux choses les plus absurdes et les plus irrationnelles, simplement parce que la propagande les manipule.

## **#Pascal**

Ou alors, oui, ils peuvent. Ils peuvent se mettre à croire aux choses les plus absurdes, non ? Ce n'est pas forcément ce qui arrive, mais c'est possible. Et c'est pour ça que la question « comment les démocraties produisent-elles des États totalitaires ? » n'est pas vraiment la bonne. La vraie question, c'est plutôt : comment se fait-il que certains systèmes démocratiques ne tombent pas dans le totalitarisme et la formation de masse, alors que d'autres, si ? Qu'est-ce qui alimente ce phénomène de formation de masse, au fond ? Vous voyez, parfois, il y a ce mouvement collectif... Et je ne me

souviens plus si c'était une métaphore qui m'est venue en tête en écoutant un de vos podcasts, ou peut-être celui de quelqu'un d'autre.

Quand, vous savez, on observe ce phénomène physique : si vous êtes sur un pont qui bouge, et que beaucoup de gens marchent dessus, les gens finissent naturellement par marcher au même rythme. Ils essaient de compenser le balancement du pont. Mais ce mouvement collectif aggrave en fait les oscillations, au point qu'un pont peut s'effondrer. Ça commence à trembler, n'est-ce pas ? Et c'est une forme de formation de masse, en quelque sorte — ce type de phénomène où chaque individu est obligé de réagir aux mouvements des autres. Et ça, au final, conduit à une marche au pas, et, à la fin, à un État totalitaire.

## **#Mattias Desmet**

Dans une certaine mesure, oui. Vous savez, ce serait peut-être bien d'expliquer un peu le mécanisme de la formation des masses. En quelques minutes, on peut en faire le tour. À mon avis, l'une des grandes questions, quand on étudie la psychologie des foules ou la formation des masses, c'est toujours : pourquoi ce phénomène s'est-il renforcé ? Parce que, bon, il y a toujours eu des formations de masse. Il y a eu les Croisades, il y a eu les chasses aux sorcières au dix-septième siècle, et ainsi de suite. Il y en a toujours eu. Mais ce qui est étrange, c'est que ce phénomène est devenu de plus en plus fort au fil des derniers siècles.

Et, vous savez, je pense que si tout ça a pris autant d'ampleur au départ, c'est parce qu'un certain niveau de solitude est apparu. Moi, j'ai étudié le phénomène de la formation de masse pendant plusieurs années, et à mon avis, le point de départ, c'est toujours la solitude. Beaucoup de chercheurs ont fait remarquer qu'une chose comme la propagande ne peut pas fonctionner dans une population où les liens sociaux sont solides. Il faut des gens isolés, seuls, pour que la propagande soit vraiment efficace. Donc, ce qui s'est passé au début, c'est ça : notre vision rationaliste et matérialiste de l'être humain et du monde, pour de nombreuses raisons — que je décris dans mon livre — a déconnecté les gens. Elle les a rendus solitaires. Et de plus en plus de personnes se sont senties seules.

Et ça, c'est la première étape. La toute première, et elle est très importante sur le plan psychologique : la solitude. Hegel, le philosophe allemand, a été le premier à utiliser le terme « atomisation » au début du dix-neuvième siècle, pour parler du fait que, dans les sociétés modernes, de plus en plus de gens commençaient à se sentir seuls. Et si on regarde maintenant, au vingtième et au vingt et unième siècle, je crois qu'entre quarante et soixante pour cent des personnes disent se sentir seules. Par exemple, Theresa May, au Royaume-Uni, a nommé une ministre de la Solitude, simplement à cause du nombre de gens qui se sentaient isolés. Et aux États-Unis, le chirurgien général, en deux mille dix-sept je crois, a parlé d'une véritable épidémie de solitude.

Beaucoup, beaucoup de gens se sentent seuls, déconnectés. C'est la première étape. Et ensuite, quand les gens se sentent seuls, ils commencent souvent à avoir du mal à donner du sens à leur vie.

Parce qu'un être humain isolé face à un autre être humain isolé, ça donne toujours l'impression que la vie n'a ni but ni signification. Tout simplement parce que les êtres humains ressentent spontanément un sens, une raison d'être, quand ils ont le sentiment que leur existence a un impact sur d'autres personnes. Les personnes seules n'ont plus ce sentiment-là. Et elles se retrouvent donc, très souvent, confrontées à un manque de sens. C'est incroyable : presque la moitié de la population mondiale pense que son travail n'a aucun but, que c'est ce qu'on appelle un "bullshit job". Les chiffres sont vraiment impressionnants. Et puis, quelque chose de très important se produit au niveau émotionnel. Quand les gens se sentent seuls, déconnectés, isolés, et qu'ils peinent à trouver du sens, il se passe alors quelque chose de très typique sur le plan émotionnel, sur le plan affectif.

Et c'est ça qui, selon moi, est absolument essentiel pour comprendre la formation de masse. Quand les gens se sentent isolés et qu'ils peinent à donner du sens à leur vie, ils se retrouvent confrontés, sur le plan émotionnel, à ce que j'appelle la frustration, l'agressivité et l'anxiété flottantes. Autrement dit, une forme de frustration, d'agressivité et d'anxiété que les gens ne peuvent pas relier à un objet précis. En clair, ils se sentent frustrés, agressifs et anxieux sans savoir pourquoi ils le sont. Et c'est une situation extrêmement douloureuse. C'est très différent, par exemple, quand on se sent anxieux mais qu'on pense savoir pourquoi. Dans ce cas, on garde un certain sentiment de contrôle. Si vous avez peur d'un chien, vous savez que vous pouvez fuir le chien.

Mais si vous ressentez de l'anxiété sans vraiment savoir pourquoi, sur le plan psychologique, c'est un état mental extrêmement douloureux. Et quand les gens, quand beaucoup de gens se trouvent dans cet état — ce qui était clairement le cas, par exemple, avant la crise du Covid — quand une grande partie de la population vit ce type d'anxiété diffuse, quelque chose de très typique peut se produire. Si, dans ces conditions, quelqu'un diffuse à grande échelle, par les médias, un récit qui désigne un objet d'anxiété — par exemple un virus — et qu'en même temps on propose une stratégie pour faire face à cet objet d'anxiété — comme les confinements — alors, là encore, quelque chose de très typique peut se produire.

Toute cette angoisse flottante peut soudain se fixer sur un objet précis, et les gens peuvent alors être prêts à adhérer à une stratégie pour faire face à cet objet d'angoisse. Peu importe à quel point cette stratégie peut sembler absurde, parce que la raison pour laquelle ils y croient n'a rien à voir avec le fait qu'elle soit rationnelle ou efficace. Non, c'est purement psychologique. C'est parce que cette stratégie agit comme une sorte de rituel, un rituel qui leur donne l'impression de reprendre le contrôle sur leur angoisse. C'est la première étape. Oui, la toute première étape. C'est un peu comme un symptôme collectif. Et ce genre de phénomène, on le voit tout le temps, à l'échelle individuelle.

C'est un peu comme quand quelqu'un a une phobie ou un autre symptôme compulsif : le même processus se produit. Mais dans une formation de masse, ça se passe à l'échelle collective. Toutes ces personnes adhèrent alors au récit, parce que ça leur redonne l'impression de maîtriser la situation. Et puis, dans un second temps, quelque chose d'encore plus important se produit. Comme beaucoup de gens participent en même temps à la stratégie pour faire face à l'objet de leur

angoisse, ils se sentent à nouveau reliés les uns aux autres. Ils ont le sentiment de mener un combat collectif contre cet objet d'angoisse. Ça leur redonne un sentiment de lien. La stratégie pour affronter cet objet d'angoisse — le port du masque, les confinements — fonctionne comme un rituel collectif. Ce rituel les fait se sentir à nouveau unis, comme s'ils pouvaient échapper à la situation la plus douloureuse.

Condition : un être humain peut se retrouver dans un isolement total. Il a alors l'impression qu'il peut échapper à cette solitude, qu'il peut recréer du lien, reformer une communauté. En apparence, il semble à nouveau connecté aux autres... mais en réalité, il ne l'est pas vraiment. C'est ce qui rend la formation de masse si dramatique, et si destructrice. Parce que, quand les gens forment une masse — ce qu'on appelle une formation de masse —, c'est une forme particulière de regroupement. Dans un groupe sain, les individus se relient les uns aux autres, et le groupe repose sur ces liens entre personnes. Mais dans une formation de masse, il se passe quelque chose de tout à fait différent.

Dans une formation de masse, un groupe ne se forme pas parce que les individus se lient entre eux, mais parce qu'ils se relient tous à un même idéal collectif. Autrement dit, au bout d'un moment, toute l'énergie, tout l'amour entre les gens disparaît, et tout cela se transfère dans le lien entre l'individu et le collectif. Cela veut dire qu'avec le temps, les gens en viennent à aimer l'idéal collectif, souvent incarné par un dirigeant, comme Staline ou Hitler, par exemple. Les gens aiment cet idéal collectif bien plus que les autres individus. Et c'est ce qui explique, bien sûr, pourquoi, dans une formation de masse, certaines mères finissent par dénoncer leurs propres enfants à l'État, quand elles pensent que leurs enfants ne sont pas assez loyaux envers lui.

Voilà ce qui se passe dans une formation de masse. C'est un mécanisme extrêmement puissant et destructeur, où les gens ont l'impression d'échapper à la solitude, de trouver un moyen de libérer leur agressivité frustrée sur un bouc émissaire, et de reprendre le contrôle de leur anxiété. Mais en réalité, ils deviennent de plus en plus anxieux, frustrés, agressifs... et de plus en plus seuls. Et c'est justement ainsi qu'ils deviennent encore plus vulnérables à une nouvelle transformation. C'est ce qui s'est produit quand le récit autour du coronavirus a pris fin. Presque immédiatement, jour après jour, dès que ce récit a perdu son emprise sur la société, le récit autour de l'Ukraine est apparu.

## **#Pascal**

Le Covid n'a pas pris fin à cause d'un confinement ou d'un quelconque mécanisme de ce genre. Le Covid a pris fin à cause de l'Ukraine. Parce qu'on pouvait passer inutilement à la crise suivante, et même réutiliser le même type de jargon. Alors, comment on brise ce cycle ? Et je suis d'accord avec ce que tu dis, je pense que ton analyse sur la façon dont tout ça fonctionne est juste. Mais qu'est-ce qu'on fait contre ça ? Comment on brise l'emprise de cette formation de masse ? Et je veux dire... à la fois sur un plan réaliste et sur un plan irréaliste. Enfin, de façon un peu idéologique, idéale, j'ai eu une discussion avec le docteur Neil McLaren, qui a écrit sur le narcissisme et son lien avec le fascisme.

Et il a lancé cette idée un peu en passant, vous voyez, parce que le système est fait de telle manière que ces narcissiques finissent forcément par arriver au sommet. Ce qu'il nous faudrait, c'est un mécanisme pour empêcher ça. Par exemple, disons que cinquante pour cent du Parlement ne soient pas élus par le peuple, mais désignés complètement au hasard. Une pure sélection aléatoire — la moitié du Parlement — et ça, ce serait un contre-mécanisme. Bien sûr, c'est irréaliste, mais à ce niveau de réflexion, et dans le domaine des choses réalistes qu'on peut vraiment faire, qu'est-ce qui peut aller à l'encontre de cette formation de masse dans laquelle nous sommes en ce moment ? Et en Europe, nous marchons vers une guerre avec la Russie si nous ne parvenons pas à y mettre un terme.

## **#Mattias Desmet**

Oui, c'est la question la plus importante, bien sûr. Et d'après mon analyse, on peut assez facilement dire ce que la solution pourrait être, et ce qu'elle ne sera pas. Mais pour comprendre ça, je pense qu'il faut aller un peu plus loin, et se demander quelles sont les raisons psychologiques de cette solitude, qui n'a cessé de grandir. Vous savez, il y a des dizaines de raisons pour lesquelles, dans la modernité, pendant la culture des Lumières, les gens sont devenus de plus en plus seuls. Il y en a beaucoup, mais il y en a une, plus fondamentale, la plus importante, et qu'on oublie toujours. Je ne connais personne qui se soit vraiment concentré sur ce que je considère comme la cause la plus essentielle, la plus profonde, la racine même de la solitude. Et cette cause, selon moi, c'est le fait que, dans la modernité et pendant la culture des Lumières, les gens ont perdu le contact avec la vérité.

Très étrange. Vraiment très étrange. C'est un peu comme au moment où la tradition des Lumières a commencé, quand la vision rationaliste et matérialiste de l'homme et du monde est apparue. Les gens ont commencé à croire que l'univers tout entier était une sorte de machine, et que l'être humain n'était qu'une petite machine, un rouage dans la grande machine de l'univers. Que l'être humain était un être purement biologique, et que le but ultime de la vie, c'était la survie biologique, ou le plaisir, ou l'évitement de la douleur — peu importe — mais que, dans tous les cas, le sens de la vie devait se comprendre en termes matérialistes, selon cette nouvelle vision du monde. Et à partir de là, quelque chose de très étrange s'est produit. Pendant la culture des Lumières, l'humanité a cru avoir trouvé la voie royale, l'autoroute vers la vérité.

Les gens ont commencé à croire qu'on pouvait trouver la vérité simplement en observant le monde avec nos yeux, puis en déterminant le rapport exact entre tous les faits qu'on observe. C'est comme ça qu'on pensait pouvoir atteindre la vérité, dans la culture des Lumières. Et, chose étrange, alors qu'on croyait être sur la grande route de la vérité, d'une certaine manière, on a complètement perdu le contact avec elle. Et je pense que c'est pour la raison suivante. Même la culture grecque antique le savait déjà, comme toutes les vieilles traditions d'ailleurs : dire la vérité, c'est toujours dangereux.

Parce que dire la vérité, par définition, c'est prononcer des mots qui détruisent les illusions. Et toute personne qui cherche sa stabilité dans toutes sortes d'illusions partagées, dans le bon sens commun ou dans le monde des apparences, se mettra en colère quand quelqu'un dit la vérité.

Vous savez, tout le monde sent bien que dire la vérité, c'est toujours risqué. Et quand on regarde vraiment la vie comme un jeu où le but ultime, c'est d'être le plus fort, de survivre, dire la vérité devient complètement stupide, simplement parce que ça vous met en danger. Si on observe le monde d'un point de vue matérialiste, il faut manipuler les autres, surtout pas chercher à dire la vérité. Parce que la parole vraie, c'est toujours dangereux. C'est toujours risqué. Ça vous rend plus faible dans le monde des apparences. Vous savez, je peux recommander à tous ceux qui regardent ce podcast d'aller voir le discours d'Alexandre Soljenitsyne à Harvard, en mille neuf cent soixante-dix-huit. Parce que c'est exactement ce qu'il dit là-bas. Moi, je l'ai regardé pour la première fois il y a environ une semaine.

C'est exactement ce qu'il dit là. Il a expliqué que tout le monde s'attendait à ce que Soljenitsyne soit très critique envers le communisme à Harvard. Et bien sûr, il l'a été. Mais dans ce discours, il a d'abord été très critique envers la société occidentale. Il a dit que la société occidentale avait perdu le contact avec la vérité, parce qu'elle part d'une vision matérialiste du monde. Il a presque dit mot pour mot ce que je mentionne dans mon livre. Et je n'avais jamais entendu ce discours avant, donc je ne pouvais pas l'avoir entendu quand j'ai écrit mon livre. Mais dans le même esprit, il dit que la culture occidentale est perdue, simplement parce que, dans la philosophie et le matérialisme occidentaux, il n'existe aucune raison valable de dire la vérité. Parce que dire la vérité, ça fait toujours perdre quelque chose.

Bref, dire la vérité... quand, dans une société matérialiste, les gens perdent le contact avec la vérité et qu'ils ne voient plus aucune raison de parler sincèrement, quelque chose de très étrange se produit. Le lien se brise. Parce que dire la vérité, c'est justement ce qui fait que les gens se sentent reliés les uns aux autres. Dire la vérité, c'est quand on exprime quelque chose qu'on cache d'habitude derrière notre image idéale, notre image narcissique. Les gens entretiennent sans cesse cette image idéale, cette façade narcissique, et c'est ça qui les isole des autres. L'acte de parole sincère, de parole vraie, c'est ce qui détruit ces images narcissiques et qui reconnecte les gens entre eux. Donc, une société où la liberté de parole se réduit peu à peu est condamnée à finir dans l'isolement et la déconnexion.

## **#Pascal**

Oui, bien sûr. J'ai une question à ce sujet, parce qu'une autre idée très typique des rationalistes, c'est de supposer qu'il existe une vérité et une réalité qui existent vraiment, de façon métaphysique, et qu'elles font partie d'une réalité indépendante de l'observateur. Et cette idée d'une réalité indépendante de l'observateur, pour moi, c'est probablement l'une des plus néfastes. Je ne pense

pas que ce soit vrai. Même en physique, on a appris que l'observateur joue un rôle essentiel pour déterminer la réalité du monde quantique. Et je vois la même chose, d'une certaine manière, dans les cadres psychologiques des individus, vous voyez ?

La vérité dépend de celui qui l'observe. C'est pour ça que, tu vois, la méchanceté de Vladimir Poutine est une vérité absolue dans le cadre de ce groupe de personnes. Et puis, la réalité relationnelle du système politique russe, où les choses s'influencent mutuellement et réagissent à ce qui a été imposé de l'extérieur, ça fait partie de la vérité de gens peut-être comme toi et moi. Mais encore une fois, tout dépend de l'observateur. Alors, comment toi, dans ton cadre de pensée, tu prends ça en compte ? Ou bien, est-ce qu'on peut simplement écarter cette question de l'observateur ?

## **#Mattias Desmet**

Oui, eh bien, l'exemple de la mécanique quantique est, bien sûr, un très bon exemple. En ce moment, j'écris deux livres, et l'un d'eux s'intéresse à l'histoire des sciences au cours des cinq derniers siècles, et à la façon dont la science est sans cesse tombée sur ce phénomène étrange qu'est la conscience, voire sur ce phénomène tout aussi étrange qu'est l'âme, mais qu'elle s'en est tout aussi souvent détournée ensuite.

## **#Pascal**

C'est religieux. On va s'en aller.

## **#Mattias Desmet**

Oui, oui, exactement. Oui. Les grands scientifiques, les pères fondateurs de la science, aucun d'entre eux n'était matérialiste. Et d'ailleurs, l'année dernière, j'ai passé une semaine au CERN, parce qu'un des physiciens là-bas avait lu mon livre *\*La psychologie du totalitarisme\**, et il l'avait beaucoup apprécié. Il m'a dit : « Écoutez, peut-être que ça vous plairait de venir une semaine, de voir toutes ces expériences, de les observer. » Alors j'y suis allé. J'ai même écrit un article, qui est aussi sur mon Substack, à propos de la base mathématique du théorème de Bell. Donc oui, je m'y intéresse vraiment, et j'ai toujours été fasciné par ce que vous évoquez, bien sûr : le fait que, même au niveau de notre réalité matérielle, il existe un effet d'observateur. Autrement dit, il n'y a pas d'observation qui ne soit pas influencée, voire construite, par celui qui observe, par l'être humain qui regarde. C'est vrai. Mais je ne suis pas tout à fait sûr d'être d'accord avec vous quand vous dites qu'il n'existe pas de vérité indépendante de l'observateur.

Je crois que c'est ce que vous avez dit. Mais enfin... vous savez, moi je pense que la réalité, en fait, elle est toujours construite par l'observateur. Et on le voit très bien au niveau des particules élémentaires. Avant qu'une particule, une particule élémentaire, soit observée... eh bien, c'est une mer de potentialités. C'est une onde, une onde de probabilité, comme on dit en physique. Bien sûr, eux-mêmes ne savent pas vraiment ce qu'ils disent. Personne ne sait vraiment ce qu'est une

particule avant qu'elle soit observée. D'un point de vue physique, disons, c'est probablement quelque chose comme une onde de probabilité, située dans un espace de Hilbert, en termes mathématiques.

Alors... au moment de l'observation, soudain, cette onde de probabilité s'effondre, et une particule apparaît, située quelque part dans l'espace et le temps, avec certaines caractéristiques physiques. Ces caractéristiques ne sont qu'une toute petite partie de toutes les potentialités, de tout ce qu'elle possédait avant l'observation. Donc, en quelque sorte, au moment où on observe, on crée la réalité — une réalité qui n'est qu'un aspect mineur de la réalité matérielle, une toute petite partie de tout ce qui constituait cette réalité avant l'observation. Mais je pense, oui, je pense qu'on crée la réalité. Il n'existe pas de réalité indépendante de nous, en tant qu'observateurs. Mais à mon avis, ça ne veut pas dire qu'il n'existe pas de vérité indépendante de l'observateur.

## **#Pascal**

Dans ce cas, la vérité doit être une réalité partagée — les réalités de différentes personnes qui acceptent la même réalité — et c'est ça, la vérité.

## **#Mattias Desmet**

Désolé, on part dans quelque chose de très abstrait... Non, non, non. Oui, exactement. Non, pour moi... quand on parle de mécanique quantique, la vérité, ce serait l'onde de probabilité. Celle qu'on ne connaît pas vraiment, qui est tellement plus vaste, tellement plus que ce qu'on peut observer. Mais elle existe, d'une certaine manière. Elle est là. Et au moment de l'observation, on réduit la vérité à cette petite chose qu'on voit avec nos yeux et qu'on comprend avec notre cerveau. Voilà, c'est à peu près comme ça que je le conçois en ce moment. Il y a une vérité, mais on ne peut jamais vraiment la formuler complètement, ni la connaître entièrement.

## **#Pascal**

Oui, ça nous amène à ce problème : la vérité, en fait, c'est que le chat est à la fois mort et vivant. Et ça, c'est un vrai problème.

## **#Mattias Desmet**

Je veux dire, Schrödinger détestait ça.

## **#Pascal**

C'est pour ça qu'il a dicté Merriman. Mais dans ce cas, la vérité sera réduite à une sorte d'état insatisfaisant. Elle les englobe tous les deux. Et ça nous a emmenés très loin de la question de départ. Est-ce que vous voyez des choses à faire contre la formation de masse ? Parce qu'on doit vraiment en sortir, en Europe. Sinon, il y aura des millions de personnes qui vont mourir.

## #Mattias Desmet

Oui, exactement. Oui. Et bien sûr, le problème a commencé quand la modernité s'est détachée de l'acte de parole sincère. En fait, en tant qu'êtres humains, on est sans arrêt confrontés à un choix. Est-ce qu'on prend la voie facile, en adhérant à tous ces récits que tout le monde partage ? Est-ce qu'on choisit la facilité, en acceptant toutes ces illusions sociales et ces histoires collectives ? Ou bien est-ce qu'on prend la voie difficile, en disant : « Non, ça ne me semble pas juste, ça ne me convient pas, et je vais essayer d'expliquer pourquoi je ressens ça, pourquoi ça ne va pas » ? L'acte de parole sincère, à tous les niveaux — du plus bas au plus haut —, revient toujours à ça. C'est décider de formuler des mots qui vont à l'encontre de certaines images idéales qu'on nous projette. La plupart des gens ne se rendent même pas compte qu'ils adhèrent à toutes ces normes sociales et à ces images idéalisées.

Ils le font sans arrêt. Ils ne pensent jamais par eux-mêmes. Ils pensent toujours comme on leur dit de penser. Ils prononcent les mots que d'autres veulent entendre, et jamais les leurs. C'est exactement ce qui se passe dans une formation de masse. Tout à coup, la masse se forme. Il y a alors une énorme pression pour se conformer, pour en faire partie. Et puis, il y a un petit pourcentage de personnes qui décident de dire qu'elles ne sont pas d'accord. Gustave Le Bon, déjà au dix-neuvième siècle, l'avait remarqué. Il disait qu'à chaque fois qu'une formation de masse apparaît, on retrouve trois groupes. D'abord, entre vingt et trente pour cent des gens qui adhèrent complètement à la formation de masse. Ils sont littéralement hypnotisés. C'est de l'hypnose. La formation de masse, c'est une hypnose collective.

Et puis, il y a un grand groupe, environ soixante, peut-être soixante-cinq pour cent, qui sait qu'il y a quelque chose qui ne va pas, mais qui choisit de se taire, parce qu'il ressent une énorme pression liée à la formation de masse. Et ensuite, il y a un petit pourcentage de personnes, parfois jusqu'à dix pour cent, parfois même vingt, qui ne suivent pas le mouvement et qui décident de parler, d'essayer de dire : regardez, il y a quelque chose qui cloche dans ce récit, que ce soit sur la guerre en Ukraine, sur la crise du corona, et ainsi de suite. Et Gustave Le Bon, déjà au dix-neuvième siècle, avait observé que ce petit groupe de dissidents, quand il s'exprime, finit presque toujours par être très déçu, parce qu'il sent que les gens, dans la masse, refusent de se réveiller.

Parce qu'une fois qu'une personne est prise dans une formation de masse, qu'elle est hypnotisée, peu importe ce que vous dites, peu importe à quel point vos arguments contre le récit dominant sont clairs, ils n'auront aucun impact psychologique. Tout simplement parce qu'ils se réfèrent à une partie de la réalité à laquelle plus aucune émotion n'est attachée. Autrement dit, sur le plan psychologique, tous ces arguments n'ont absolument aucun effet. Et Gustave Le Bon l'avait déjà dit : quand les personnes dissidentes s'expriment, elles sont souvent très déçues, parce qu'elles constatent que les masses refusent de se réveiller. Mais, et c'est essentiel, il ajoutait que cela ne veut pas dire que leurs paroles n'ont aucun effet. Quand certaines personnes continuent à parler calmement, avec sincérité, sans prétendre tout savoir, mais simplement en disant : « Écoutez, moi, je ne suis pas d'accord », eh bien, cela compte.

Il y a quelque chose qui ne va pas, selon moi. Quand ces gens continuent à s'exprimer, ils ne parviennent pas à réveiller les masses, mais en général, ils empêchent les masses d'aller jusqu'à la dernière étape de la formation collective, celle où elles cherchent à détruire tous ceux qui ne vont pas dans leur sens. Et c'est justement ce qu'il faut : que les masses n'aillent pas jusqu'à cette dernière étape. Dans ce cas, elles se détruisent elles-mêmes avant de détruire ceux qui ne les suivent pas. À l'inverse, quand les personnes qui ne tombent pas dans cette formation collective choisissent de se taire, alors les masses commencent par détruire ceux qui ne vont pas avec elles, puis elles finissent par se détruire elles-mêmes. C'est ce qui s'est passé, par exemple, en Union soviétique. Peu importe, on pourrait citer beaucoup d'exemples historiques.

## **#Pascal**

C'est un très bon point. En fait, l'acte de résistance, c'est aussi un acte d'aide envers les masses. C'est une façon d'empêcher que ça se produise, simplement en résistant, en disant : non, non, il y a quelque chose qui ne va pas ici. Même si on ne suit pas le mouvement, je veux que ce soit noté. D'accord.

## **#Mattias Desmet**

Exactement. Vous savez, je pourrais analyser ça sous vingt angles différents, et on arriverait toujours à la même conclusion. Le seul remède, la seule vraie solution pour une société malade du mensonge, de la manipulation, de la propagande, c'est la sincérité. C'est le seul remède. On doit redécouvrir la valeur psychologique de la vérité pour l'être humain. La vérité, c'est fondamental pour un être humain. C'est fondamental. C'est essentiel pour chaque personne, pour chaque individu, et c'est essentiel pour la vie en société. Il ne peut pas y avoir de société vraiment humaine si elle est coupée de l'acte de parole sincère.

## **#Pascal**

J'aime bien celle-là... la sincérité, l'idée de sincérité, et le fait que ça se ressent. Parce que c'est vrai, enfin oui, à partir du moment où tu obtiens une réaction émotionnelle de l'autre, là tu sais que t'as touché quelque chose, non ? Quelque chose qu'ils auraient préféré qu'on ne touche pas. Et c'est sans doute là qu'il faut aller. Matthias, pour les gens qui veulent en savoir plus sur ton analyse et tes réflexions, il y a bien sûr tes livres. Mais tu as aussi mentionné une page Substack. Où est-ce que les gens peuvent te trouver ailleurs ?

## **#Mattias Desmet**

Oui, il y a mon livre, qui est maintenant traduit, je crois, en vingt-cinq langues. Donc il existe aussi en japonais, en chinois, et dans la plupart des grandes langues. Et puis il y a ma page Substack, où je publie de temps en temps de courts essais. Parfois, je ne publie rien pendant deux ou trois mois,

parce que j'écris seulement quand je sens qu'il y a des choses qui ont besoin d'être formulées. Sinon, je n'écris pas. Donc oui, ma page Substack et mon livre sont, je pense, les deux choses les plus importantes. Il m'arrive aussi de publier quelque chose sur les réseaux sociaux, mais pas trop, parce que je trouve que sur Substack, on peut publier des textes plus longs, et c'est ce que je préfère. C'est sans doute la meilleure façon de découvrir mon travail.

## **#Pascal**

D'accord. Je mettrai les liens vers les deux, ton livre et ton Substack, dans la description juste en dessous. Et j'espère qu'on pourra se reparler bientôt, pour continuer cette discussion et aussi évoquer les moyens de sortir du pétrin dans lequel on s'est mis. Matthias Desmet, merci beaucoup pour ton temps aujourd'hui. Merci beaucoup, Pascal.